

Remarques sur l'emploi d'unités d'armée blindées sur le plateau suisse

Autor(en): **Montfort**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **103 (1958)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342870>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint : Lt-colonel EMG Georges Rapp

Administration : Lt-colonel Ernest Buetiger

Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II 5209)

Annones : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : Suisse : 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 8.— ; 3 mois Fr. 4.50
Prix du numéro : Fr. 1.50

Remarques sur l'emploi d'unités d'armée blindées sur le Plateau suisse

Il est impossible de faire que
ce qui est ne soit pas.

Shakespeare

Comme dans toute appréciation de situation tactique, il y a dans notre défense nationale un facteur qui, lui, ne varie pas selon les circonstances : c'est le terrain. D'autre part, c'est un des éléments les plus faciles à connaître. Il est donc possible d'étudier les conditions de terrain dans lesquelles se trouverait une armée motorisée, mécanisée, chargée d'assurer la défense du pays. Ou, pour serrer de plus près le sujet, les conditions dans lesquelles se trouverait une *unité d'armée blindée* dans notre terrain.

Nous nous demanderons si une grande unité de ce genre constitue vraiment pour nous le moyen le plus efficace, si elle peut donner chez nous son rendement normal. Et nous verrons, sommairement mais exactement, le coût d'une division blindée.

Disons d'emblée qu'il ne s'agit pas d'étudier dans les lignes qui suivent « l'ensemble du problème », puisqu'on nous a reproché de ne pas l'avoir fait dans de précédents articles où nous abordions des questions de défense nationale et où, comme dans celui-ci, nous nous étions simplement tenu au sujet que nous avons choisi. Ajoutons que cette étude sera forcément à double face, puisque les particularités d'emploi d'une armée motorisée ou surtout mécanisée, dans notre terrain, s'appliqueront, évidemment, aussi bien à l'envahisseur qu'au défenseur, à l'exception toutefois — nous nous hâtons de l'ajouter — de l'appui aérien qui ne sera pas comparable — notre adversaire ayant la maîtrise de l'air qu'il nous faudra subir — et des destructions sur toutes les coupures — que nous nous efforcerons, au contraire, de faire jouer à notre avantage.

* * *

Défendre notre territoire, c'est défendre le Jura, le Plateau, les Préalpes et les Alpes.

Nous avons — militairement parlant et sans tenir compte de tous les détours — 1200 kilomètres de frontières, dont 700 de hautes Alpes, 50 de Préalpes, 250 de Jura, soit 1000 kilomètres de montagnes. Les 5/6 de nos frontières sont montagneuses ; les 7/10 sont de hautes montagnes. Nous voulons chercher, en cas d'invasion, à abandonner le moins possible de territoire national à l'ennemi. Nous nous battons donc beaucoup en montagne. Mais, dans les conjonctures actuelles, c'est la bataille sur le Plateau qui semble être de première urgence, puisqu'il s'agirait probablement pour nous de disputer, d'abord, cette voie d'invasion, cette voie d'accès, à un parti de l'est qui chercherait à atteindre son adversaire par ce « cheminement », ou, inversement, à un parti de l'ouest qui aurait la même intention, mais en direction de l'est.

Prenons garde simplement de ne pas axer toute une « organisation des états-majors et des troupes » sur la bataille du Plateau, en oubliant que le reste du pays — plus des trois

quarts — exige pour sa défense une organisation comme aussi une instruction toutes différentes — la région alpine en tout cas. Mais ça c'est une autre histoire.

* * *

Parler du Jura, des Alpes et même des Préalpes à propos de l'engagement d'unités d'armée blindées, ce serait faire offense au bon sens de nos lecteurs. Qu'on nous comprenne bien cependant : nous ne prétendons nullement que le Jura, les Préalpes et même certaines parties des Alpes soient impraticables à des chars isolés ou même à des unités de chars ¹. Nous soutenons que ces secteurs sont en général défavorables à l'engagement d'*unités d'armée blindées* — quand ils ne sont pas tout simplement impraticables à ces groupements — parce qu'elles n'y trouvent pas la possibilité de mettre en œuvre normalement, harmonieusement, leurs moyens, leur rapidité, leur puissance. Une grande unité à base d'infanterie rendrait certainement davantage dans ces terrains-là. Il reste alors à examiner *le Plateau* au point de vue des possibilités qu'il offre à une unité d'armée blindée.

Quand on parle d'une future organisation des états-majors et des troupes, on prétend parfois, avec un brin de démagogie, que c'est le moment de « sortir de l'ornière », en faisant, par cette figure, allusion à nos mesures actuelles de défense. C'est vite dit ou écrit, mais les « ornières » formées par la nature existent et nous ne pouvons pas les supprimer (heureusement !). Penchons-nous donc sur la carte ².

Militairement * parlant, le Plateau peut être délimité au sud, et de l'est à l'ouest, par la ligne suivante : Rorschach-Saint-Gall-Rapperswil-Zoug-Lucerne-la lisière nord du massif du Napf, Wolhusen, Willisau, Hutwil, Berthoud-Konolfingen-Schwarzenburg-Bulle-Vevey-Lausanne-Nyon. Au nord-ouest et au nord, et du sud-ouest au nord-est, par : Gingins-Bière-

¹ Nous avons même défendu l'opinion contraire, il y a vingt-huit ans, le premier — il nous sera bien permis de le rappeler — dans la RMS.

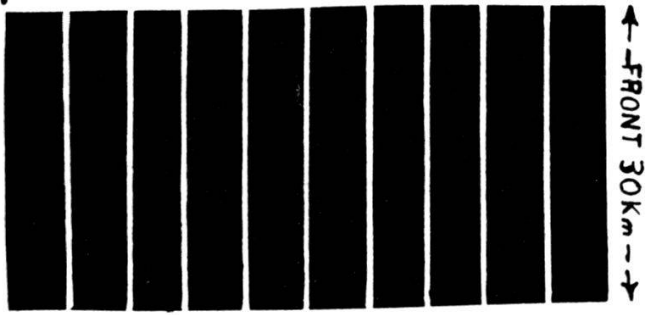
² Voir carte pages 164-165.

LEGÈNDE

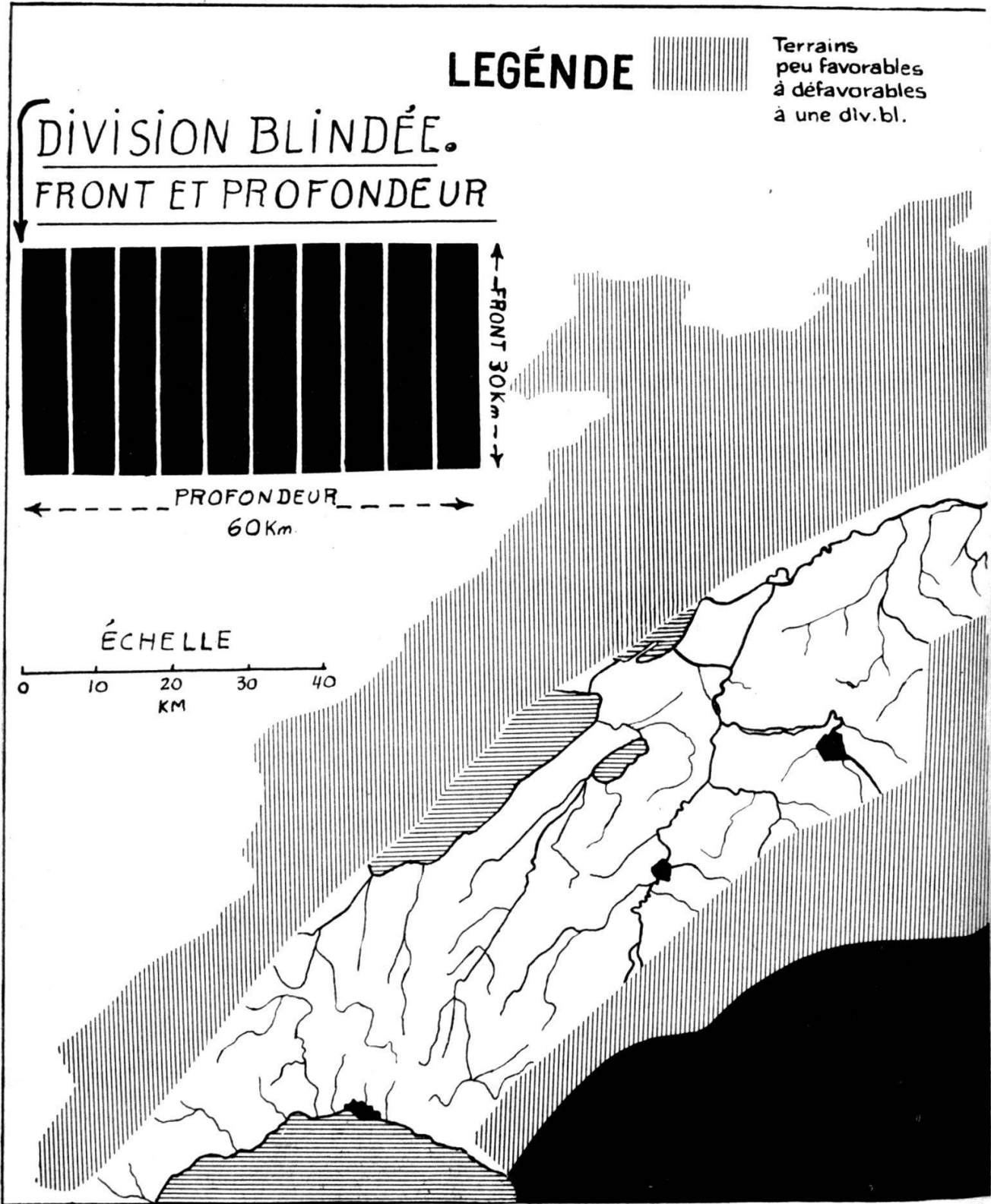
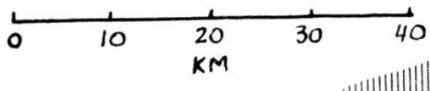


Terrains
peu favorables
à défavorables
à une div. bl.

DIVISION BLINDÉE. FRONT ET PROFONDEUR

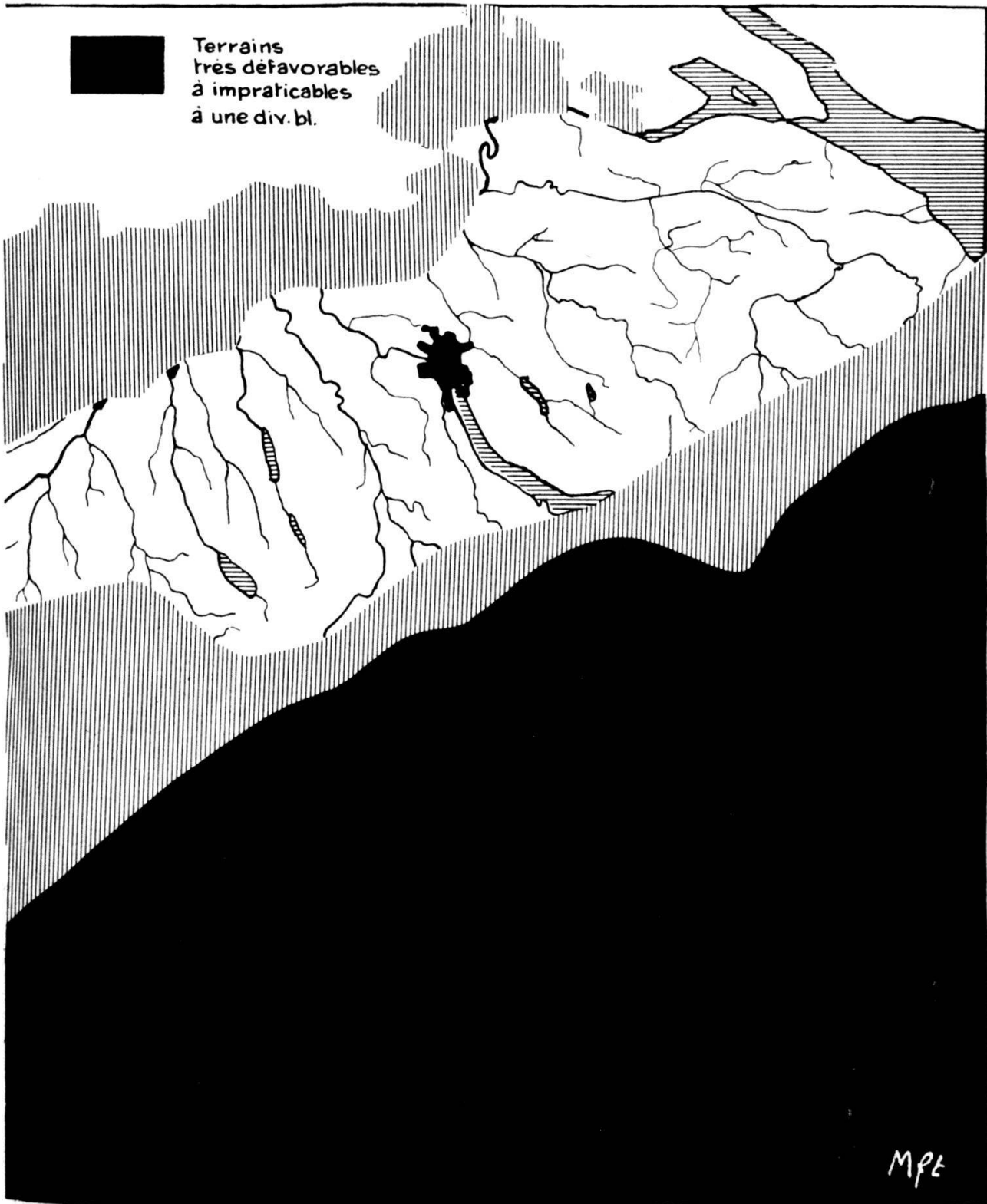


ÉCHELLE





Terrains
très défavorables
à impraticables
à une div. bl.



Orbe-Grandson-la rive nord-ouest du lac de Neuchâtel-le canal de la Thièle-la rive nord-ouest du lac de Biemme-le pied des pentes au nord-ouest du cours de l'Aar-les Lägern (exclus)-le confluent de la Thur et du Rhin - le cours du Rhin jusqu'à Stein. Au nord-est il se termine au lac de Constance et au sud-ouest à la hauteur de Nyon¹.

Remarquons que le Plateau est sillonné de rivières qui, si elles ne sont pas toutes des obstacles absolus pour les chars, pour les véhicules tout terrain, sont dans leur totalité des obstacles appréciables et en tout cas ralentisseurs, *à condition* — et c'est déjà le cas à de très nombreux endroits — *que tous les ponts qui les franchissent soient préparés à être détruits : et qu'ils le soient au bon moment*. Combien de fois n'avons-nous pas entendu les conférenciers spécialistes des chars insister, dans leurs exposés aux Ecoles centrales — et l'an dernier encore — sur le fait que le moindre ruisseau, le moindre fossé, le moindre talus, constituent des obstacles qui doivent être abordés avec précaution et reconnus (souvent leurs abords sont mous et les cavaliers le savent !); aussi faut-il les « attaquer », les franchir, perpendiculairement à la direction de leur tracé. Un char de 50 tonnes ne se manœuvre pas comme une « VW ». Quelle aubaine pour les armes de la défense antichars que de pouvoir prendre pour but un engin en « flagrant délit de manœuvre » !

Sur la carte annexée, les rivières, dont bon nombre sont encaissées — la grande majorité — constituent déjà à elles seules un quadrillage imposant, fort gênant pour les blindés. Qu'en serait-il si l'on y ajoutait encore les ruisseaux, les fossés, les talus qui n'y figurent pas ! ?

Nous avons dit plus haut qu'en cas d'invasion nous nous efforcerions de faire jouer à notre avantage les « destructions » des ouvrages d'art, et cela pour rétablir les coupures naturelles dans leur intégrité. Mais gardons-nous d'oublier que

¹ Le Plateau correspond, à peu de chose près, au sous-sol mollassique de la Suisse.

notre adversaire aura incontestablement la maîtrise de l'air, qu'il se l'assurera avant toute opération importante — c'est l'enfance de l'art — et qu'avec son aviation, à l'action de laquelle pourront coopérer ses engins à longue portée « sol-sol », il lui sera possible, à lui aussi, de cloisonner, de cisailer, par ses « bombardements de dislocation et de paralysie », une unité d'armée blindée suisse dans les compartiments formés par les lignes d'eau, les coupures du Plateau.

* * *

Au moment du débarquement du 6 juin 1944 puis de la bataille de Normandie, l'« encagement du champ de bataille » comprit la destruction des ponts par l'aviation alliée, notamment ceux sur la Seine et sur la Loire. Pourquoi un envahisseur ne procéderait-il pas de la même manière aux passages sur les lignes d'eau, les coupures du Plateau pour cisailer, fractionner, immobiliser dans leur dédale nos unités d'armée blindées ou « de choc » ? Qui l'en empêcherait ? En Normandie, plus généralement dans l'Ouest de la France, des divisions allemandes entières durent être montées sur des *bicyclettes* réquisitionnées et la plupart de leurs bagages portés sur des *chevaux*, tous les véhicules étant immobilisés ou détruits. Les 9^e et 10^e divisions SS de Panzer mirent aussi longtemps à venir de l'Est de la France à la Normandie que de Pologne — où elles étaient stationnées — à la frontière française¹. Il fallait, il faudrait, l'obstination d'un Hitler pour croire qu'il est possible de *manœuvrer* des unités d'armée blindées dans de pareilles conditions.

* * *

En effet, comment *mouvoir* — et surtout *mouvoir* rapidement — de grandes unités à base de chars moyens ou lourds, et même des unités d'armée à base d'infanterie mais entièrement motorisées, avec de nombreux véhicules pesants, dans

¹ « Les opérations en Europe du corps expéditionnaire allié », Général Dwight D. Eisenhower, éditions Berger-Levrault, Paris. Voir encore à ce sujet « Le Débarquement » par Georges Blond, éditions Arthème Fayard, Paris.

le labyrinthe des cours d'eau, des ravins du Plateau revenus à leur état naturel parce que tous les ponts ont été détruits ? Dans nos manœuvres on fait très rarement « jouer » les destructions ; la plupart du temps on n'en tient aucun compte. Et pour cause ! On ne pourrait plus manœuvrer. Aussi quand on le fait — très rarement nous le répétons — prend-on bien soin de laisser « par prescription de manœuvre » un nombre suffisant de ponts que l'on admet restés intacts pour que la manœuvre puisse se dérouler. Mais en guerre il n'y aura pas de « prescriptions de manœuvre », et il faudra encore se déplacer sous les feux ennemis d'aviation, d'armes à très longue portée comme aussi sous la menace de l'arme atomique en présence de laquelle toute concentration fait courir des risques catastrophiques.

On se déplacera de nuit, dira-t-on peut-être ? Mais à quelle allure, à quel tempo ? Et de combien d'équipages de ponts faudrait-il disposer ? Et comment obtenir un résultat offensif dans les délais nécessaires ? Une division blindée a, en mouvement, une profondeur de l'ordre de soixante kilomètres ; elle se déploie normalement sur un front d'une trentaine¹. Disons que sa zone d'action doit avoir une largeur d'une trentaine de kilomètres sur une profondeur d'environ soixante (services de l'arrière non compris) pour qu'elle puisse donner ce que nous appellerons son « rendement normal ».

Où placer ces « pions » de taille dans le dédale des rivières et des coupures du Plateau, coincés entre les Préalpes et le Jura, sans les voir morcelés, disloqués par le terrain ?

Que deviendrait le « rendement normal » de ces unités d'armée, que deviendrait leur cohésion, que deviendraient leur vitesse, leur mobilité ? Ne seraient-elles pas en quelque sorte paralysées et devenues une proie facile pour un adversaire doté d'une forte aviation, d'armes à très longue portée, d'armes atomiques ? Nous le croyons fermement. Non, tout

¹ On peut bien, naturellement, lui attribuer un front plus étroit, mais alors sa profondeur sera augmentée et ses possibilités de manœuvre restreintes, étriquées.

cela semble bien une utopie dangereuse, comme aussi coûteuse, et une application maladroite à notre terrain de ce qui peut se faire à l'étranger, dans les steppes de Russie, dans les plaines d'Allemagne, de Belgique ou de France.



1944. Colonne blindée allemande détruite par l'aviation alliée.

Nous ne voulons pas dissimuler notre sentiment, toujours le même, quitte à passer pour un Cassandre. Tout cela risquerait de fort mal finir et l'image ci-dessous devrait constituer pour nous un exemple et un avertissement.

C'est le moment de rappeler l'opinion du maréchal Kesselring au sujet des moyens qui lui étaient attribués — en 1943-1944, en Italie — dans une situation comparable avec celle qui serait la nôtre, dans un terrain, notamment, comparable au nôtre, parce que cette opinion d'un chef d'armée, qui a fait habilement la guerre dans des conditions difficiles, doit être, semble-t-il, retenue, même si elle va à l'encontre de propositions faites chez nous. Eh bien ! dans son ouvrage « Soldat jusqu'au dernier jour »¹, il s'exprime comme il suit : « Dom-

¹ Editions Ch. Lavauzelle & C^{ie}, Paris.

mage que les possibilités de répartition et de compensation qui existaient sur l'ensemble des théâtres d'opérations n'aient pas fait adopter une conduite du combat *adaptée à chaque théâtre particulier*. Par exemple : puissante concentration de forces motorisées en Russie, où le terrain était idéal pour les mouvements stratégiques de grande amplitude — concentration de divisions bien armées, d'*infanterie*, d'*infanterie de montagne*, en Italie, où le terrain offrait, dans toute sa profondeur, de bonnes coupures pour la défense. » Comme chez nous et c'est la logique même. Il n'y a rien à ajouter ni à commenter.

* * *

Dans les conditions où nous ferions la guerre, et notamment à cause de notre infériorité aérienne ¹, il semble bien que la seule solution qui nous permette de *durer* — car, nous le savons bien, c'est un des buts de notre défense nationale — est la rusticité. L'augmentation du coût du matériel de guerre ² devrait aussi, semble-t-il, nous inciter à faire un effort pour orienter notre armée vers la rusticité, pour maintenir au moins ce qui existe encore dans ce domaine. Sans lui enlever, bien entendu, sa puissance en *effectifs*, en armes *essentielles*, en matériel simple et indispensable, mais le tout strictement mesuré et choisi avec une optique suisse et sans lui donner une espèce de caractère standard à l'imitation plus ou moins snob des Grands. Il y aurait là toute une étude à faire.

Un exemple, car on nous en demanderait certainement : Nous ne serions personnellement pas loin de croire que, dans l'étude de notre défense nationale par les états-majors étrangers, ce soit nos « destructions préparées » qui les préoccupent le plus, et que l'organisation de ces destructions intéresse ou

¹ Alors que sur terre notre adversaire sera dans l'impossibilité de multiplier les moyens à mettre en œuvre contre nous — même s'il les possède — car dans notre terrain il y aura assez vite saturation, dans l'air la place ne manquera pas pour y engager toute son aviation disponible, au moins celle qui lui est nécessaire pour avoir sur notre aviation une supériorité *écrasante*. Faudrait-il citer des chiffres ?

² Une division blindée exige un équipement, un armement, un matériel, d'une valeur de plus d'un milliard de francs de notre monnaie.

ait intéressé, au plus haut point, leur « deuxième bureau ». Elles sont déjà nombreuses et parfaitement bien entretenues — nous le savons — mais il faudrait encore les augmenter, les multiplier, surtout à notre époque de guerre atomique possible. Comment voulez-vous — et c'est là que notre étude prend son caractère de double face — que l'armée moderne, lourde, d'un envahisseur tire parti de sa mobilité, partant, en un certain sens, de sa puissance, dans un terrain comme le nôtre — et même sur le Plateau¹ — si nous faisons « jouer » nos destructions, a fortiori si nous les augmentons ?² Cela n'est peut-être bien pas très « Kriegsakademie » que d'employer des procédés de combat de ce genre mais il faudrait multiplier les destructions et nous battre « pour les destructions ».

Autre exemple : Les Grands ne pensent, à propos de leur armée, qu'au moteur. Il faut laisser chez nous leur part aux cyclistes et même aux dragons à cheval. La mobilité des premiers est suffisante, dans notre petit pays, au point de vue opérationnel et même stratégique. La mobilité tactique des deuxièmes est excellente dans le cadre et le terrain de nos brigades-frontière, par exemple³. Cyclistes et dragons sont *silencieux*, qualité rare à l'heure actuelle et génératrice d'effet de surprise. Et ni l'un ni l'autre n'exige de carburant. Or, nous connaissons les restrictions qu'ont dû subir — en temps de paix — notre pays, notre armée, au moment de l'affaire de Suez. On peut donner à ce propos toutes les explications qu'on voudra : le fait demeure et doit constituer, pour nous, quand même, un avertissement.

* * *

Si l'on réfléchit au problème de la bataille sur le Plateau, comme à celui bien sûr de notre défense nationale dans son ensemble, et que l'on s'efforce de garder le sens des réalités

¹ Voir carte pages 164-165.

² Nous rappelons ce que nous avons dit plus haut à propos des destructions dans nos manœuvres (page 168).

³ Cet article était déjà rédigé au moment où les récentes manœuvres de cavalerie, dans le Jura enneigé, ont prouvé (d'après les journaux) ce que nous prétendons.

et de nos possibilités, il faut conclure que les unités blindées des Grands sont trop lourdes et trop coûteuses pour nous, petit pays en majeure partie montagneux, partout montueux et coupé. Nous devons pouvoir assurer une défense de notre territoire aussi efficace, plus efficace, et à bien meilleur compte, à l'aide de moyens *mieux adaptés* et moins coûteux. Et ne pas oublier, avec Bossuet, que « le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce que l'on veut qu'elles soient et non pas parce qu'on a vu qu'elles sont en effet. »

Colonel-divisionnaire MONTFORT

Les ailes meurtries

Notre arme aérienne vit, n'en doutons pas, une période capitale de sa brève histoire, une période décourageante à divers égards aussi. Son avenir et, sur certains points, son existence même, sont mis en jeu. Elle a été ces derniers mois l'objet de débats nombreux et passionnés auxquels les votes récents des Chambres fédérales ont mis momentanément un terme.

Il serait parfaitement déplacé de revenir sur les décisions qui ont été prises par une large majorité de nos parlementaires sur la base des propositions faites parfois à l'unanimité par les divers chefs et commissions responsables. Ces décisions appartiennent au passé. Nous avons à nous y soumettre. Il serait toutefois exagéré de penser qu'elles ont réellement apporté une solution. En distribuant à notre force aérienne la manne fédérale par centaines de millions, nos hautes autorités n'ont pas chassé les nuages accumulés depuis longtemps. Si quelques sourires de satisfaction ont pu apparaître ici ou